

Vingt ans, jour pour jour, après l'explosion de la centrale nucléaire, radioactivité et conséquences sanitaires dues n'ont pas disparu en Aveyron

À l'ombre du nuage Tchernobyl



Photo prise d'hélicoptère, en avril 1986, quelques heures après l'explosion du réacteur 4 de la centrale. AFP

Samedi 26 avril 1986 au petit matin, un des réacteurs de la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine, explose. Il faudra quelques jours au Kremlin pour transmettre l'information, Mickaël Gorbatchev lui-même devra patienter 48 heures pour être correctement informé. Bilan officiel « soviétique » de la catastrophe : 56 morts. Vingt ans plus tard, on parle de 4 000 morts, de 66 000 ou de 93 000. On mesure mal le nombre des victimes, et pour cause : l'ennemi, la radioactivité, est invisible. Mais les conséquences radioactives dues à l'explosion de Tchernobyl vont être 100 fois supérieures à celles des deux bombes d'Hiroshima. La catastrophe aurait pu être pire, tout raser à 350 km à la ronde et rendre difficiles les conditions de vie en Europe.

Durant 10 jours, le réacteur n° 4 de la centrale nucléaire ukrainienne va cracher dans l'atmosphère un « nuage » empli d'iode 131, de césium 134 et 137 et (ce n'est pas une blague) de ruthénium 103 et 106. Le

nuage était déjà sur l'Europe de l'Ouest quand ses habitants connaissaient à peine la nouvelle. D'abord la Scandinavie, puis traverser les pays du Sud dont la France, deux fois : par l'Est et l'Alsace, puis par le Sud et la Corse.

Le gouvernement français nierait d'abord que le nuage ait touché le pays, mais devra l'admettre, lui aussi, quelques jours plus tard. Le jour du ou des nuages, les alarmes de centrales nucléaires sonnent un peu partout sur tout l'Hexagone, dont celle de Cruas, dans l'Ardèche, à 130 km à vol d'oiseau (ou de nuage) de l'Aveyron. On s'aperçoit que le taux de radioactivité anormalement élevé ne provient pas d'un quelconque problème à l'intérieur des centrales, mais d'en dehors, de l'air. Le nuage est bien passé en France, mais aucune mesure n'est prise par le gouvernement de Jacques Chirac, alors Premier ministre, pour protéger la population des risques d'une contamination radioactive : à peine les épinards d'Alsace seront-ils interdits une dizaine de

jours. Ensuite, c'est le silence, jusqu'en 1997 et la découverte de deux sangliers radioactifs dans les Vosges : le nuage de Tchernobyl ne s'est pas contenté de passer au-dessus de la France. Dans une certaine mesure, il s'y est posé.

Plus de dix ans plus tard, on s'aperçoit aussi que les maladies de la thyroïde augmentent de façon spectaculaire, mais l'on ne reconnaît pas une relation entre le développement de cette pathologie et l'explosion de Tchernobyl. Où là-bas sévit une épidémie de cancers de la thyroïde. Ici, nous n'avons « reçu » qu'un centième de ce que les enfants de Biélorussie, par exemple, ont reçu. En 1997, l'Institut de protection et de sûreté nucléaire (IPSN) publie les premières cartes de dépôts de césium sur le territoire français, en classant les zones de contamination de 1 à 4. L'Aveyron est en zone 3, le Gard en zone 1 (la plus contaminée), l'Hérault, la Lozère ou encore le Cantal en zone 2. Mais le nuage ne s'est pas dilué aux frontières de l'Aveyron. En 2003,

une carte plus précise (avec des degrés de contamination paradoxalement en hausse par rapport à ceux de 1997), la première carte officielle, montre que ce sont les reliefs qui sont le plus touchés. Et en Aveyron l'Aubrac et en particulier le Carladèz, le Lévèzou et le Sud. En avril 2006, nouvelle carte qui n'apporte rien. En 1986, les autorités françaises possédaient sur la contamination « des chiffres qui ne peuvent être divulgués ». En 2005, un rapport d'expertise indique que plusieurs relevés établis en France révèlent des valeurs comparables à celles de « certains territoires proches de la centrale de Tchernobyl » entre avril et juin 1986.

Et dans les salles d'attente des médecins, comme aux guichets de la Sécu, en Aveyron comme en France, on s'étonne de la fréquence de malades de la thyroïde. Officiellement toujours, l'impact de la catastrophe de Tchernobyl n'a pas eu de conséquence notable sur la santé des Français. Si le taux de dérèglements thyroïdiens constatés est en hausse, c'est parce que la prévention est meilleure. Le 21 avril 2006, le ministère de la Santé enfonce le clou. Le taux d'augmentation des cancers de la thyroïde (4 000 nouveaux cas chaque année en France, et 430 décès) est comparable aux voisins d'Europe de l'Ouest (eux aussi sous le nuage), dit-il, ou encore aux États-Unis (par ailleurs plus gros pollueurs de la planète). Les malades de la thyroïde, réunis en associations, ne souhaitent qu'une chose : être reconnus comme des victimes de Tchernobyl.

ENQUÊTE RÉALISÉE PAR
LAURENT ROUSTAN

Sources de l'enquête : Centre Presse, AFP, Commission de recherches et d'informations indépendantes sur la radioactivité, Association française des malades de la thyroïde, Institut de radioprotection et de sûreté nucléaire, « La bataille de Tchernobyl » (de Thomas Jonhson, documentaire).

